

Frères de sang *Dead Ringers* de David Croenberg

Michel Beauchamp

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1988). Compte rendu de [Frères de sang / *Dead Ringers* de David Croenberg]. *24 images*, (41), 74–75.

DEAD RINGERS

de David Cronenberg

Frères de sang par Michel Beauchamp



Les frères Mantle (Jeremy Irons)

« On a besoin d'une nouvelle esthétique pour l'intérieur du corps. Quand on trouve une femme très belle, on ne pense qu'à la surface... Si jamais on la retournait comme un gant, tout le monde serait dégoûté ». Ces propos sont tirés d'un entretien qu'accordait David Cronenberg à la sortie de son précédent film, *The Fly* où, dans une scène onirique, le cinéaste se donne le rôle d'un gynécologue accouchant une femme d'une énorme larve blanche. À première vue, il n'y a rien de rassurant dans l'univers du cinéaste canadien, solidement établi à Toronto d'où il refuse d'être absorbé par l'industrie américaine. C'est heureux car sa réputation ne cesse de croître — de même que son savoir-faire, au vu de la maîtrise démontrée par *Dead Ringers* qui consolidera à coup sûr une stature internationale patiemment conquise. Cronenberg est bien un maître et un auteur dont les thèmes lui sont farouchement exclusifs, soutirés d'un cerveau qu'il faudrait aussi retourner comme un gant pour en exposer la complexité — la maladie, diraient certains.

En y regardant de près son univers est donc encore plus inquiétant, traversé par une fixation sur le corps, son envers et son endroit, scène de tous les traumatismes. Le corps pour Cronenberg n'est pas le temple inviolable qu'en faisait Roland Barthes (excusez l'incongruité de la référé-

rence), obsédé par les limites qu'impose à l'esprit cette enveloppe charnelle. Chez lui esprit et chair fusionnent, le corps devient un immense cerveau qui recèle autant de travers et d'énigmes qu'une intelligence torturée, un cerveau dont il faudrait percer le cortex, simple gaine qui retient une matière vive, brûlante de tous les secrets du monde.

Pour traduire ses visions en images de cinéma, Cronenberg doit évidemment passer par le fantastique, à son « corps » défendant puisque ses films ont peu à voir avec l'école américaine des Carpenter, Hooper et autres. Cérébral bien sûr, et conceptuel — en cela il s'apparenterait à Peter Greenaway, également féru, dans un registre plastique et vaguement culturel, des mutations de la chair (voir *ZOO* et son étude du pourrissement de la viande ou *The Belly of an Architect* sur l'effet du dérèglement intestinal chez les têtes enflées) —, Cronenberg se range plutôt du côté de l'anticipation médicale, genre qu'il a créé et dont il occupe seul les sentiers, s'arrogeant le pouvoir d'un *mad scientist* libéré de toute contrainte éthique. Il serait très ardu d'analyser les motifs de ses obsessions et je serais bien embêté de le faire, mais toutes ces chairs coupables qui habitent ses films, tous ces organes menaçants, petits monstres autonomes sécrétés par l'effroi, suscitent un persistant malaise. Car c'est toujours en soi que se terre la peur, il n'y a jamais à

l'horizon d'étranger, d'*alien* prêt à foncer sur sa proie. Le fantastique émerge d'un abysse interne qui engendre la profusion de pustules et d'excroissances moites dont ses films regorgent, se détachant du corps pour s'y reloger, toute l'angoisse du monde convergeant vers les zones invisibles de l'être (et celles de la femme sont les plus invisibles de toutes).

Dead Ringers utilise toutefois avec parcimonie le caoutchouc : dans une seule scène de rêve, les frères jumeaux sont réunis en siamois par une protubérance nervurée dans laquelle Geneviève Bujold mord à belles dents. La violence du thème le dispute ici aisément au dégoût inspiré par les bestioles habituelles du cinéaste. Le film, partant du thème des voies internes féminines, est complexifié par celui de la gemellité, tissant au destin des trois personnages un réseau démentiel de significations. Deux gynécologues aussi célèbres qu'identiques, les frères Mantle (incarnés avec un brio époustouflant par Jeremy Irons), voient leur vie basculer le jour de leur rencontre avec Claire Niveau, une actrice de renom en mal d'enfanter. Toute la science des médecins, tout leur pouvoir de déduction sera progressivement érodé par le mystère des voies utérines de cette femme. Ils découvrent que sa stérilité est due à une malformation rarissime de ses voies internes partagées en trois branches distinctes, un véritable labyrinthe dans lequel ils voudraient bien

LES TISSERANDS DU POUVOIR

de Claude Fournier

s'engouffrer (ils y plongeront tour à tour une petite partie d'eux-mêmes) pour élucider l'énigme, la grande, la seule: celle de LA femme. Mais on ne peut, adulte, refaire à l'inverse le parcours de l'accouchement, et cet accès bloqué à l'insondable gouffre leur donnera quelques idées morbides avant de les précipiter vers une mort symbiotique. Le dérèglement intime de Claire Niveau hante les deux hommes, dès lors incapables de contrôler leurs pulsions morbides. Désormais héroïnomanes, leur délire les amène à créer des instruments chirurgicaux inédits, véritables instruments de torture, pour éventuellement sonder le dédale intérieur de cette femme unique, mutante forcément. Leur vie passera vite de l'ordre au désordre.

Toute la première partie du film s'attache à décrire l'équilibre social et affectif que les deux médecins ont acquis grâce à leur succès. Leur carrière est brillante, les images reluisent du vernis de leur appartement et de l'architecture torontoise. C'est cette surface que vient ternir leur association amoureuse à Claire. Catalyseur innocent, elle déclenche le désordre qui gagnera les jumeaux, figuré par la saleté envahissante de leur loft luxueux où ils mourront prostrés, étouffés dans leurs déjections de junkies. La contamination s'est achevée dans un mouvement qui part du corps de Claire pour atteindre toute la structure mentale et physique des médecins.

On peut voir *Dead Ringers* comme une fable misogynne, ou son envers: la célébration des vertus inhérentes au corps féminin, à la fois instrument de procréation et producteur de mort. Mais la fascination de Cronenberg n'est pas, elle, stérile, et dans l'équipée tragique des Frères Mantle qu'il met en scène, l'émotion sourd finalement et atteint au désespoir, un sentiment qui recouvre la virtuosité dont il fait preuve, évitant au film la désagréable impression d'un vain exercice conceptuel. Cronenberg donne libre cours à ses pulsions et s'y consume dans un film où l'adresse de la mise en scène est patente sans être ostentatoire, heureusement, ce qui était la seule façon de traiter de la sorte, sans aucun humour, un «grand sujet malade». ●

*Cahiers du cinéma n° 391, janvier 1987.

DEAD RINGERS

Canada 1988. Ré.: David Cronenberg. Scé.: Cronenberg et Norman Sander d'après *Twin* de Barri Wood et Jack Geasland. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Ronald Sanders. Mus.: Howard Shore. Int.: Jeremy Irons, Geneviève Bujold, Heidi von Palleske, Barbara Gordon, Sherry Douglas. 115 min. Dist.: Astral.



Gabrielle Lazure et Aurélien Recoing.

L'Histoire étriquée

par Michel Beauchamp

Il y a quelque chose d'assez retors à présenter comme une oeuvre de cinéma condensée un long téléfilm destiné à être servi en épisodes. C'est devenu une pratique courante, et pas seulement au Québec. Mais *Les tisserands du pouvoir* en rajoute et ménage aux spectateurs une deuxième partie annoncée à l'issue d'une scène particulièrement intrigante.

En trois époques, deux heures et deux continents, le film raconte la saga de l'émigration massive des Canadiens français, les Francos, vers la Nouvelle-Angleterre de ce début de siècle. La longue introduction est confiée au talent de Gratién Gélinas, qui campe, dans le Maine d'aujourd'hui, un vieux grincheux horrifié de voir le dernier bastion de la culture francophone disparaître à tout jamais de sa petite ville américaine. Il se barricade, armé d'une carabine et de dynamite, et se confie au jeune émissaire des autorités municipales. Ces confidences deviennent sa vision de l'Histoire, illustrée en un long flash-back. Le film s'empare donc d'un matériau historique méconnu et captivant — qui est une sorte de seconde déportation des Acadiens — pour témoigner, à travers les déboires d'une famille pauvre contrainte au déracinement, d'une nouvelle facette de l'oppression séculaire des descendants de Jacques Cartier.

Détailler plus avant les méandres du récit, donner même un aperçu des principaux personnages relèverait de la course à obstacles tant le film en déborde. Presque chaque scène nous fait découvrir de nouveaux lieux, de nouveaux personnages jusqu'à l'étourdissement, et dans ce salmigondis sont même insérées des séquences dont on se demande quel lien elles entretiennent avec la progression dramatique. Par conséquent, aucune scène n'a le temps de trouver son souffle avant d'être relayée par une autre, d'autant plus que chaque image est un véritable chromo, distillant un kitsch involontaire du plus désolant effet. Du tourbillon de lourdes intentions qui animaient le cinéaste, subsiste un message social étriqué qui se veut une dénonciation du colonialisme tant anglo-saxon que français à l'aube du capitalisme.

Ah oui! Qu'en est-il exactement de ce bastion de la culture que le bon vieux cherche à préserver? Je vous le donne en mille: c'est la télévision. Catastrophé de voir la dernière émission francophone éliminée de son petit coin d'Amérique, il se munit de dynamite pour qu'on lui rende ses «beaux programmes français». Beau symbole qui renvoie les spectateurs à leur salon, les incite à en sortir le temps d'assister à la plainte du colonisé que leur a mijotée Fournier, pour les y renvoyer aussitôt dans l'attente de la version finale de ce *Dynastie* façon nationalo-historique. C'est l'affranchissement d'un peuple par la culture, la culture du navet et de l'inertie. ●

LES TISSERANDS DU POUVOIR

Québec 1988. Ré. et scé.: Claude Fournier. Pho.: John Berrie. Mus.: Martin Fournier assisté de Normand Corbeil. Int.: Gratién Gélinas, Pierre Chagnon, Aurélien Recoing, Michel Forget, Juliette Huot, Paul Hébert, Gabrielle Lazure, Madeleine Robinson, Francis Reddy, Denis Bouchard, Andrée Pelletier, Jean Desailly. Couleur. Dist.: Malofilm.